

Mémoire, histoire, fleurs bleues et quelques exils

Jean-François Leclerc

Numéro 9, automne 2017

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, J.-F. (2017). Mémoire, histoire, fleurs bleues et quelques exils. *TicArtToc*, (9), 26–29.



POINT DE VUE D'UN ACTEUR DU MILIEU CULTUREL, LA

Carte blanche

EST UNE RÉFLEXION, UNE ANALYSE, UN DÉBAT, QUI QUESTIONNE OU INTERROGE,
SURPREND OU DÉFEND, ANIME OU VULGARISE, QU'IMPORTE.

JUSTE LA FRANCHISE D'ÊTRE SOI POUR DIRE LES MOTS OU L'INVERSE.

C'EST LE POINT DE VUE EXTÉRIEUR

QUI POSE UN REGARD SUR LA POLITIQUE CULTURELLE,
SUR LA PLACE DE LA DIVERSITÉ DANS LES ARTS EN GÉNÉRAL,
DANS LE QUOTIDIEN DE CET ACTEUR EN PARTICULIER.

BREF, C'EST UNE CARTE BLANCHE COMME UNE PAGE À ÉCRIRE.



... à Jean-François Leclerc

Mémoire, histoire, fleurs bleues et quelques exils



Photo : Centre d'histoire de Montréal

Historien et muséologue, **Jean-François Leclerc** travaille depuis de nombreuses années à la diffusion et à la vulgarisation de l'histoire. Il dirige le Centre d'histoire de Montréal, une institution municipale qui a pour mission de montrer comment les Montréalais ont façonné l'environnement urbain et défini l'identité de la métropole. Soucieux de favoriser une meilleure compréhension interculturelle, il a initié avec son équipe plusieurs projets novateurs valorisant le patrimoine mémoriel.

L'exil est un thème en apparence fort éloigné des réalités d'un Québécois né à Montréal et ayant toujours vécu dans cette humaine grande ville. Il y a eu des exils intérieurs, amoureux, intimes, comme ceux qui marquent toute vie. Mais seule l'expérience anodine des voyages me permet d'imaginer un peu le choc de débarquer quelque part, dépouillé de ces qualités, langues, compétences et expériences qui, dans son pays d'origine, voulaient tant dire et pouvaient tant accomplir.

Notre métropole est et veut être une ville accueillante, vivante et confortable où les gens ayant quitté leur pays par choix ou par nécessité pourraient trouver leur place. Elle sait créer

des espaces et des événements qui donnent le sentiment à tous de vivre dans une même communauté, toutes origines confondues. *Concordia Salus*¹, «le salut par la bonne entente», son antique devise, semble plus que jamais vécue et assumée. Après avoir vécu pendant deux siècles un mode de relation intercommunautaire qui favorisait un certain cloisonnement territorial et culturel, Montréal se transforme depuis une vingtaine d'années. Les anciennes frontières ethniques, linguistiques et religieuses de certains de nos quartiers ont fondu, permettant une plus grande mobilité sociale et culturelle. Avec le retour d'une certaine prospérité, nous pourrions nous satisfaire de notre insularité et nous mirer dans cette nouvelle urbanité qui semble dissoudre les conflits et ressouder les fissures anciennes. Un jour, nous, citoyens, nous éliminerons une à une les causes de friction sociales et culturelles qui troublent tant de sociétés, nous laverons notre passé de ses contradictions, nous laisserons aux politiciens nationaux ces grandes chicanes qui troublent cette paisible urbanité conviviale à laquelle nous aspirons... C'est ce que nous aimons croire, d'autant plus que l'actualité semble le confirmer. Depuis l'épisode du Printemps érable, Montréal ne semble plus être la scène privilégiée des grandes émotions qui ont animé pendant des décennies la société québécoise. À l'ère des réseaux sociaux et des soucoupes télévisuelles, l'atomisation de nos sociétés en sous-groupes et en individus consommateurs semble en effet garantir une paix durable.

Pourtant, si Montréal aime bien être perçue – et vécue – comme une oasis dans un monde troublé, souvenons-nous qu'elle s'est construite à travers la rencontre et la confrontation de grands ensembles coloniaux, de courants idéologiques divergents, de tensions entre francophones et anglophones, de luttes entre vertueux et impurs, entre culture populaire et culture savante, entre ordre et désordre et tant d'autres. C'est ce qui la rend vibrante et dynamique, et sans cesse à la recherche de solutions.

Enfant et adolescent, j'ai grandi dans une des premières banlieues apparues dans les pourtours agricoles de l'île de Montréal. Accolée au vieux village de Saint-Léonard, elle ressemblait à ce petit monde de modestes bungalows et de familles de classe moyenne si bien décrit dans le film *Crazy* de Jean-Marc Vallée. Mais cette municipalité présentait une réalité bien particulière. Tout autour du secteur habité par des familles francophones de souche québécoise, venaient s'installer, dans les duplex et triplex fraîchement construits, des gens d'origine italienne arrivés au pays ou nés à Montréal, rêvant eux aussi d'une banlieue paisible et verte. Les liens entre « nous » et « eux » étaient à peu près inexistantes, faits seulement de côtoiements distants, sans grandes tensions, ni relations. Les enfants italo-phones fréquentaient en majorité la seule école anglophone de la localité. C'était la réalité ancienne de la plus grande partie des immigrants. Exilés dans leurs propres bulles, Québécois francophones et italo-phones avaient

chacun l'impression d'être rejetés par l'Autre, ignorant le passé qui avait fait de la rencontre entre deux cultures partageant plusieurs traits un rendez-vous manqué. Qui, de cette communauté italienne, pouvait connaître, ou du moins déceler, la sensibilité froissée d'un peuple qui voyait les enfants des nouveaux venus se ranger du côté de son ancien conquérant? Qui, des jeunes familles francophones de cette municipalité, pouvait deviner que, pendant des décennies, nombre d'immigrants désireux d'envoyer leurs enfants dans les écoles catholiques francophones avaient été repoussés vers les écoles du réseau protestant et catholique anglophone? Pas étonnant qu'en 1969, la décision de la commission scolaire locale d'intégrer les enfants d'immigrants dans les écoles francophones ait déclenché une des premières grandes crises linguistiques qui devaient conduire à l'essentielle Loi 101.

C'est à cette époque qu'une nouvelle identité québécoise émerge, tiraillée entre l'affirmation collective d'un Québec modernisé et sécularisé, une attitude défensive et combative pour le français jadis marginalisé, et une réelle ouverture au monde dont l'Expo 67 fut le symbole le plus éclatant. C'est dans cet incubateur que se forment mes premiers idéaux et une quête d'identité traversée par ces contradictions, aussi exacerbées que stimulantes. Au gré des événements et des expériences, je devins convaincu qu'il fallait à la fois ouvrir mes compatriotes à la présence historique de la diversité, d'une part, et, d'autre part, convaincre les gens venus de partout que nous pouvions construire ensemble une société francophone nord-américaine unique, multiple et participer ainsi à sa remarquable histoire de résilience et de créativité. Après une incursion en sciences, c'est l'histoire qui m'attira, à la fois discipline, savoir et source de réflexion sur les peuples et les individus, et grand récit composite du passé sans cesse enrichi par les cultures savantes et populaires, les commémorations et

les médias. Je crois toujours que la connaissance de l'histoire dans toutes ses contradictions, ses questions et ses nuances, peut contribuer à décoincer les identités figées qui bloquent le dialogue. Une utopie un brin candide, je l'admets, mais ce sont les rêves un peu fleur bleue qui parfois résistent le mieux au temps et aux obstacles.

Le hasard me conduisit vers le Centre d'histoire de Montréal. Ce centre d'interprétation de la Ville, fondé en 1983 dans le Vieux-Montréal, incarnait déjà cet engagement informel que je m'étais donné. Avant tout un média culturel misant sur une mise en scène séduisante de l'histoire et du patrimoine urbains, le Centre avait plus d'âme et d'ambitions que de prétentions et de moyens. Par son statut municipal, cette institution pouvait néanmoins compter sur le soutien qui en découle. Par son équipe et sa culture interne, le Centre d'histoire de Montréal présentait des traits qu'on trouve généralement dans un organisme culturel de petite dimension : autonomie, créativité, convivialité, agilité, ouverture et capacité de se redéfinir. D'abord engagé comme guide animateur à temps partiel, j'y revins comme muséologue puis directeur de cette institution, avec une question « existentielle » comme boussole : qu'est-ce qui doit distinguer la mission d'une institution muséale municipale ? La réponse prit peu à peu la forme d'une « promesse » faite aux citoyens de toutes conditions et origines, déclinée en de multiples projets et initiatives : *Vous êtes l'histoire de Montréal et nous allons parler de vous!* Pendant presque deux décennies, inspirés par certains alliés comme le *Museu da pessoa* de São Paulo, nous avons appris à capter, conserver, diffuser la mémoire des Montréalais et Montréalaises autour de moments marquants de leur histoire urbaine au 20^e siècle.

Cette promesse nous a amenés à sortir de l'ombre l'histoire des communautés immigrantes, que ce soit, pour ne citer que quelques projets, celle de la communauté portugaise, celle de la diaspora chinoise d'ici ou

encore celle des adolescents immigrants nouvellement arrivés. Mais plus encore, en donnant la parole aux Montréalais, en particulier dans nos grandes expositions, il devenait possible de réunir des groupes aux statuts et aux parcours divers, ainsi que leurs mémoires séparées, autour d'expériences urbaines partagées. Pensons aux Irlandais et Italiens de Goose Village, et aux Canadiens-Français du Faubourg à mélasse, tous expropriés et expulsés dans les années 1950 et 1960, aux résidents et usagers licites et illicites du Red Light, ou à la jeunesse montréalaise à l'époque charnière de l'Exposition universelle de 1967.

L'histoire montréalaise de cohabitation et de diversité a été marquée par tous les peuples, langues et courants qui ont formé la société québécoise. Rayonnant sur le territoire québécois grâce à ses médias, Montréal peut croire qu'il lui suffit d'exister pour être la métropole du Québec après avoir été celle de la Nouvelle-France, de la colonie britannique et du Canada. Peut-être. Mais les événements ayant troublé récemment les Québécois nous disent que si notre ville ne veut pas être une « exil-e », fièrement isolée dans sa différence et dans sa diversité, elle doit renforcer ses liens avec cette société francophone en transition, qui depuis plus de 375 ans, a voulu s'enraciner et s'épanouir en Amérique du Nord. Si l'avenir est encore ouvert, il faut tout de même que nous, intellectuels, acteurs culturels et artistes, nous efforcions à dessiner de nouvelles pistes. Gageons qu'enrichie de la mémoire de tous nos exils, l'histoire de cette grande ville pourra mieux encore nous inspirer. ¹⁰⁰

1. Les armoiries de la Ville ont été adoptées en 1833, un an après la création de la municipalité, alors que la colonie traversait une période marquée par la répression politique, les tensions entre les autorités britanniques et ses élites, et le mouvement patriote. Imaginées par Jacques Viger, le premier maire, elles rassemblent les symboles nationaux des groupes présents sur le territoire de la Ville, alors à peine plus grand que celui du Vieux-Montréal actuel et de ses anciens faubourgs. La devise latine en est *Concordia Salus*, « le salut par la bonne entente ».